



Catherine Soullard

Le roitelet

On a lu et entendu un peu partout que *Le royaume* était un livre-somme sur les origines du christianisme. Emmanuel Carrère joue Luc contre Paul en surfant sur les incertitudes exégétiques et les difficultés historiques du premier siècle chrétien. Les partis-pris historiques ou théologiques sont parfois intéressants, parfois farfelus, je ne m'y appesantirai pas. Exégètes et historiens s'en chargeront mieux que moi.

Le sujet est porteur. La religion, à l'heure actuelle, ça marche. Mais l'histoire du christianisme a-t-elle l'attrait commercial suffisant ? Est-elle assez « moderne » ? À l'évidence, Emmanuel Carrère en doute, qui transforme le texte en polar de série télé¹, multipliant approximations et équivalences. Le Parti Communiste sert de nombreuses métaphores, Astérix, Tintin aussi, et tutti quanti². A Carrèreland, chacun a sa chance, la pertinence des citations restant à démontrer. Pourquoi citer Proust (« *Admettons que Luc écrive dans son lit comme Proust* », p.593) ou François Truffaut (« *Cela me fait penser à François Truffaut qui, à ce que racontent ses filles, punissait l'une quand l'autre avait fait une bêtise pour leur apprendre que la vie est injuste* », p.558), sinon pour faire savoir qu'il connaît Proust et qu'il fréquente les filles de François Truffaut. À l'accumulation des références littéraires s'ajoute celle, tout aussi discutable, des références cinématographiques, historiques, philosophiques³, qui ne servent qu'à noyer propos et lecteur. Comme si, voulant ainsi, à marche forcée, prouver son érudition, Emmanuel Carrère n'assumait pas son projet de vulgarisation. De même avec son carnet d'adresses déployé sans vergogne. Il y a les connaissances, les amis tout courts, et ceux qui ont droit à l'adjectif possessif, par ordre d'entrée en scène : mon ami Luc Ferry (p.131), mon agent François Samuelson (p.133), mon ami Jean Rolin (p.415), mon ami Olivier Rubinstein (p.525)...

Il insiste, page 128, « *Je lis beaucoup, avec une prédilection pour les auteurs du grand siècle français comme Fénelon, saint François de Sales, le jésuite Jean-Pierre Caussade* ». Lire les classiques, c'est, me semble-t-il, lire haut et grand. Comment ne pas se laisser imprégner, rien qu'un peu ? Or, non seulement Emmanuel Carrère reste imperméable à cette grandeur, mais il la réduit à néant. Sous sa plume, on lit que « *Jésus ne semblait pas très porté sur les ventres ni sur les seins* » (p.300) ou que Marie, sa mère, « *a vu le loup, qu'elle a peut-être joui, qu'elle s'est peut-être branlée, qu'il y avait un clitoris entre ses jambes* » et qu'elle est devenue « *une très vieille femme, toute ridée, un peu gâteuse, un peu sourde* » (p.400). Une centaine de pages plus tôt, on a eu droit aux vergetures de Pénélope et à sa ménopause (p.293). *Le royaume* multiplie ainsi les raccourcis dégradants, comme pécheresse égale pute⁴. Sœur Sourire est traitée de « *malheureuse bonne sœur belge, à guitare et couette* » (p.18), *Le Récit d'un pèlerin russe*, de « *petit livre, merveilleusement vulgarisé* » (p.277) quand son ouverture est la suivante : « *Par la grâce de Dieu, je suis homme et chrétien, par actions grand pécheur, par état pèlerin sans abri, de la plus basse condition, toujours errant de lieu en lieu. Pour avoir, j'ai sur le dos un sac avec du pain sec, dans ma blouse la*

Sainte Bible, et c'est tout ». Ces lignes ne sont-elles pas au contraire celles d'un « grand traité de spiritualité, d'un roman picaresque, d'un resplendissant poème russe et d'une fable classique » comme l'écrit Cristina Campo⁵ ?

Sur les hauteurs, on l'est au moins une fois dans *Le royaume*, lorsque son auteur cite, dit-il, un évangile apocryphe. « *Fends le bois : je suis là. Soulève la pierre : tu me trouveras dessous. Regarde ton frère : tu vois ton Dieu* ». Mais pourquoi ne pas préciser sa source exacte, l'Évangile de Thomas ? Pourquoi n'y a-t-il dans ce livre aucune bibliographie, aucune note, aucune référence précise ? Il semble qu'Emmanuel Carrère se soit laissé piéger dans un faisceau d'ambitions peu conciliables. Écrire un « page turner » tout en montrant des prétentions philosophiques, historiques et sociales. Du coup, il s'enferme, dénonce des procédés dont il use à longueur de texte, comme page 381, « *sans compter que faire dire à des personnages de l'Antiquité, en toge ou jupette, des choses comme " Salut à toi, Paulus, viens donc dans l'atrium ", il y a des gens capables de faire ça sans sourciller, moi pas. C'est le problème du roman historique, a fortiori du péplum : j'ai tout de suite l'impression d'être dans Astérix* », singe le détachement par le dénigrement de son propre milieu littéraire lorsque à propos de la *Bible des écrivains*, il fait croire qu'il « *aurait assez aimé qu'on fasse appel à, je ne sais pas, Michel Houellebecq ou Amélie Nothomb, mais bon...* » (p.549) mais quand il présente Frédéric Boyer, le maître d'œuvre de cet ouvrage, par ces cinq mots, « *un écrivain de mon âge* » (p.545), n'est-il pas rattrapé par la réalité de sa posture ?

L'insincérité oblige à la feinte, au racolage, aux trucs. Le souci obsessionnel de mettre le lecteur dans sa poche conduit l'auteur à étaler, sur un ton faussement naïf, un formidable bric-à-brac de formules toutes faites, de petits mots de connivence – les paragraphes semblent le plus souvent juxtaposés sans logique ni profondeur – permettant de passer à la ligne et de faire avaler subterfuges et lieux communs. « *Marchand de phrases* », aurait dit Bernanos. Les précautions narratives⁶ s'enchaînent, évitant au lecteur de s'interroger sur ce qui est dit, et quelques relâchements syntaxiques patents⁷. Se chargeant lui-même de sa critique, il désamorce celle d'autrui, la rend illégitime. On n'est jamais mieux servi que par soi-même. Ainsi s'érige-t-il une statue avec lézardes incluses adoubees. Mais l'autodénigrement ferme, enferme, étouffe.

Emmanuel Carrère dit ce qu'il fait mal mais aussi ce qu'il fait bien⁸ et ce qu'il fait, tout simplement. « *Moi, c'est moi et le reste aussi*⁹ ». Quasiment tous ses livres sont cités, ses faits et gestes consignés, des vacances à l'achat du lit conjugal et aux consultations chez les psy, en passant par la conduite à l'école d'un enfant. Ma vie, mon œuvre¹⁰ et mes branlettes¹¹. Nous sommes entre gens de bonne compagnie. Lecteur, voyeur, jouisseur, mon semblable. Pour rester sur un motif emblématique de ce livre, quand page 133, après « *ce que tu peux faire avec ta main, fais-le* », l'auteur ouvre une parenthèse pour ajouter « *cela peut aussi se lire, je m'en avise aujourd'hui, comme une invite à la masturbation* », il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Avoir du style consiste parfois à savoir garder le silence, à s'abstenir, à élaguer.

Emmanuel Carrère ne s'excite pas seulement devant des vidéos mais avec les mots. A et non-A sont chez lui équivalents¹². N'adhérant ni à A ni à non-A, ou bien à l'un et à l'autre, ne sachant pas où se tenir ni quoi penser – la dernière phrase de ce livre de 630 pages est « *Je ne sais pas* » –, il remue l'air. Faire croire qu'il ne sait pas, qu'il n'est sûr de rien, qu'il n'est plus chrétien mais qu'il l'est encore, qu'il dit mais qu'il ne dit pas

qu'il dit qu'il ne croit plus mais que s'il le dit, c'est peut-être le contraire qu'il faut comprendre, parce que ne pas dire, c'est dire et dire, c'est...C'est assommant. Emmanuel Carrère peut en tout cas compter sur la complaisance de sa psychanalyste¹³.

Cependant, quand il veut être clair, il sait l'être. Il raconte page 23 la fin d'une séance¹⁴ avec le « *vieux psychanalyste François Roustang* ». Par parenthèses, pourquoi ne pas se contenter d'écrire *le psychanalyste François Roustang* ? Pourquoi Paul Veyne ne bénéficie-t-il pas, lui aussi, de ce fringuant adjectif ? Bref. Une centaine de pages plus loin, on lit « *C'est drôle : en écrivant ce chapitre, je suis tombé dans la bibliothèque d'une maison de campagne sur un livre que j'aurais pu lire à cette époque. Cela s'appelle Une initiation à la vie spirituelle, c'est paru en 1962 chez l'éditeur catholique Desclée de Brouwer. (...) C'est une longue tartine sur l'infinie sagesse de l'Église en qui s'exprime infailliblement l'Esprit-Saint, et qui par conséquent a toujours raison. L'auteur, un jésuite, François Roustang. J'ai d'abord cru à une coïncidence puis vérifié : c'est le même que j'ai consulté avec tant de profit quarante-trois ans après la parution de ce livre, et qui était devenu dans l'intervalle le plus hétérodoxe des psychanalystes français. Cette Initiation à la vie spirituelle ne figure pas sur la page « du même auteur » de ses livres récents. J'imagine que le vieux Roustang en a un peu honte, qu'il n'aime pas qu'on lui rappelle cette période de sa vie...* » Ah le perfide ! C'est Gros-Jean qui en remontre à son curé. Mais à qui Emmanuel Carrère, nourri au lait de l'intelligentsia parisienne, veut-il faire croire qu'il ignorait ce que tout le monde savait depuis belle lurette, à savoir que François Roustang, psychanalyste célèbre et reconnu, avait été jésuite ? Pourquoi feindre de tomber des nues ? Et pourquoi de surcroît soupçonner Roustang d'en avoir honte ? Que François Roustang, à la tête d'une œuvre qui ne laisse pas en repos, ait été successivement jésuite, puis psychanalyste et maintenant hypno-thérapeute, révèle au contraire une droiture, une honnêteté intellectuelle, un courage et une liberté dont Emmanuel Carrère n'a jamais eu, me semble-t-il, une seule fois l'intuition.

Que n'a-t-il fait son miel de ces lignes de François Roustang : « *Si nous laissons le temps à notre corps intelligent d'être inspiré par la totalité de notre existence, nous trouverions les gestes qui en tiennent compte et nous serions délivrés de bien de nos maux. Surtout ne pas penser, mais laisser la vie multiforme nous conduire*¹⁵ ». »

Entre ses petites mains de commissaire du peuple, amitié, littérature, christianisme sont aplatis, rabaisés, dégradés. À tel point que peu de chrétiens, en tant que tels, ont pris la parole ou entrepris de batailler contre ce livre, sa médiocrité le rendant inoffensif : circulez, il n'y a rien à voir, rien à penser, rien à ressentir. *Le Royaume* est une imposture, son auteur est un farceur qui ressemble à s'y méprendre au portrait de Swann dressé par les Verdurin dans *Un amour de Swann* : « *...c'est un monsieur cauteleux, toujours entre les zist et le zest. Il veut toujours ménager la chèvre et le chou. (...) On sent le bon petit camarade qui vous débinera en sortant (...) le petit individu envieux de tout ce qui est un peu grand* ».

Comment s'en étonner ? Comment un écrivain à qui l'adjectif « *spirituel* » déplaît¹⁶, et qui ne sait en trouver d'autres, pourrait-il vouloir parler de religion et être pris au sérieux ? En vérité, l'obsession d'Emmanuel Carrère n'est pas le christianisme, c'est d'abord lui-même en tant qu'ex-chrétien ; et ça encore, c'est lui qui le dit, parce qu'être chrétien, ce n'est pas forcément aller à la messe chaque matin ni commenter l'Évangile de Jean chaque jour ; c'est en tout cas éviter d'être à soi-même son seul horizon et sa

seule norme.

Il est pourtant en littérature des égotistes aimables comme il est aussi des fulgurances d'une certaine transcendance, mais le style, alors, commande.

¹ p.11, p.309, p.533, p.583, p.590.

² Paul demande à Staline les pleins pouvoirs (p.250), Paul et Luc deviennent des témoins de Jéhovah ou des tueurs de roman policier (p.243), les lettres de Paul deviennent des bulletins de liaison de Lénine, Paul après l'épisode d'Antioche est devenu pour Jacques l'équivalent de Trotsky pour Staline (p.257), à l'époque la ligne du parti était d'accabler Israël, ce que faisait avec zèle les évangélistes sauf Luc, le seul goy de la bande des quatre (p.562)...

³ Casanova, Philippe K.Dick, *Les revenants*, Catherine Pozzi, Louise Labé, Gide, *Les misérables*, Dostoïevski, Béatrix Beck, Gogol, Salinger, Nietzsche, Poe, Racine, Brasillach, Proust, Yourcenar, Homère, Flaubert, Yi-King, *Le maître du haut château*, Yourcenar, Alexandra David-Néel, Virginia Woolf, Sienkiewicz, Kafka, Freud, Robert Linhart, Thérèse de Lisieux, d'Avila, Jean de la Croix, Augustin, *les Récits d'un Pèlerin russe*, Renan, Sénèque, Ubik, *Le Dieu venu du centaure*, *Substance morte*, *Glissement de temps sur Mars*, Hillel, Martin Luther, Sénèque, Pascal, Sacha Guitry, Henri Guillemin, Simone Weil, Élisabeth de la Trinité, Husserl, Édith Stein, Lao Tseu, Pyrrhon, Eckhart, Carcopino, Kant, Simon Sebag Montefiore, Hyam Maccoby, Fénelon, Saint François de Sales, Jean Pierre de Caussade, Nietzsche, Léon Bloy, J.K.Huysmans, Barbey d'Aureville, Philon, *L'homme qui voulut être roi*, Rudyard Kipling, Flavius Josèphe, Thucydide, Dolto, Daniel Rops, Lanza del Vasto, *Bhagavad-Gita*, *Mémoires d'Hadrien*, Tertullien, Juvénal, Martial, Tacite, Suétone, *La vie de Brian*, *Drôle de drame*, *À bout de souffle*, Stephen King, Billy Wilder, *Le journal d'Anne Frank*, Léon Morin prêtre, *Fellini Roma*, *Guerre et paix*, *le Désert des Tartares*, *Il était une fois en Amérique*, *Citizen Kane*, *Rashomon*, *Quo Vadis*, *La Passion*, *L'année de tous les dangers*, *Satiricon*, Angelopoulos, Huston, Sean Connery, Truffaut, *La règle du jeu*, *L'invasion des profanateurs de sépultures*, Le Caravage, Delacroix, Ingres, Chassériau, Rogier Van der Weyden, Benozzo Gozzoli, Rembrandt, Géricault...

⁴ « Arrive une pêcheuse, autant dire une pute » (p.580)

⁵ *Impardonnables* (L'arpenteur, 1992).

⁶ *Admettons, Transposons, Scénarisons, L'histoire ne perd rien à être racontée comme cela, Cela s'est peut-être passé comme cela ou alors je crois que j'ai une meilleure idée, Il faut comprendre ceci, Il faut bien l'avouer, Ce sont des détails qui ne s'inventent pas, Si étrange qu'on a du mal à croire que ce ne soit pas vrai, Quand même, On peut même dire, Il faut maintenant que je parle, J'imagine, J'imagine bien, J'essaie d'imaginer, Je m'aventure peut-être mais j'imagine, Tant que j'y suis, Sur quoi, De la même façon, C'est comme aujourd'hui, C'est à peu près pareil aujourd'hui, Tout de même je pense que, En même temps...*

⁷ *Pour ce qui me concerne* (p.10), *j'avais peu de chances, dans un tel cadre [une croisière catholique] de rencontrer une jolie fille* (p.16), *j'ai fait le ménage dans mon ordinateur, effacé sans hésiter quelques fichiers dont je ne voulais pas qu'on les trouve après ma mort* (p.24), *ce n'est que mon point de vue à moi* (p.113), *la fin des temps était proche parce que cet homme qu'il appelait le Christ était ressuscité, et si cet homme qu'il appelait le Christ était ressuscité c'est parce que la fin des temps était proche* (p.174), *Je viens d'en appeler à l'autorité de Renan, je le ferai encore. C'est un de mes compagnons à moi, dans ce voyage aux pays du Nouveau Testament* (p.179), *Sénèque dit quelque chose « d'assez mignon »* (p.221), *Calypso est le prototype de la blonde, celle que tous les hommes voudraient se faire mais pas forcément épouser* (p.292), *la saveur douce-amère de la vie* (p.296), etc.

⁸ *Je pense avoir accompli honnêtement ce travail et ne pas tromper le lecteur sur le degré de probabilité de ce que je lui raconte* (p.326).

⁹ Philippe Murray dans un entretien avec Etienne de Montety à propos de Christine Angot (p.1464, « Exorcismes spirituels IV », dans *Essais*, Les Belles Lettres, 2010).

¹⁰ *Pour parler de moi, on peut toujours me faire confiance* (p.401), *Presque, j'en ai assez d'écrire presque* (p.418), *Je sais qu'il faut se méfier des équivalences trop commodes* (p.150), *je sais qu'il faut se méfier des projections et des anachronismes* (p.344).

¹¹ p.390-397

¹² « Mais moi je trouve terrible l'idée que la foi puisse passer et qu'on ne s'en porte pas plus mal. Je pensais : la grâce qu'on laisse filer détruit la vie... la refuser, s'éloigner d'elle quand on l'a entrevue, c'est se condamner à vivre en enfer. Mais peut-être pas » (p.123). « J'écris ce livre pour ne pas me figurer que j'en sais plus long, ne le croyant plus, que ceux qui le croient et que moi-même quand je le croyais. J'écris ce livre pour ne pas abonder dans mon sens » (p.354).

¹³ « Mais pourquoi faut-il à tout prix que vous soyez si intelligent ? Mme C. voulait dire par là incapable de simplicité, tortueux, coupeur de cheveux en quatre, allant au-devant d'objections que personne ne songeait à me faire, ne pouvant penser quelque chose sans penser en même temps son contraire, puis le contraire de son contraire » (p.77).

¹⁴ Sans omettre de signaler que ses débuts se trouvent dans *D'autres vies que la mienne*, au cas où le lecteur aurait envie de reconstituer le puzzle.

¹⁵ Roustang François, « La mystique du garçon de café », *Le Carnet PSY 4 / 2003* (n° 81), p.1-1

¹⁶ « Et surtout le témoin de cette dimension, comment dire ? Spirituelle ? Le mot me déplaît, peu importe : chacun voit à peu près ce qu'il désigne. » (p.39)

Catherine Soullard, critique de cinéma et romancière, a été productrice à France-Culture (*Les Nuits magnétiques*, *Les Chemins de la connaissance*) et collaboratrice au *Monde de l'éducation*, à *Études*, à la *Revue des deux mondes*. Derniers ouvrages : *Bouchère* (Calmann-Lévy, 2006), *Johnny* (Le Rocher, 2008), *Les asperges* (Le passage, 2010), *Mal dedans* (éd. Pierre Guillaume De Roux, 2011), *Vous avez Jupiter dans la poche* (éd. Pierre Guillaume De Roux, 2015).